

e l'attaque»

En dates

1943 Naissance à New York, Queens.
1953 Formation de danseur, premiers rôles à la télévision.
1969 Épouse Georgianne. Le couple n'a pas d'enfants et vit dans le Connecticut.
1977 Remarqué dans «Annie Hall».
1978 Oscar du meilleur second rôle pour «The Deer Hunter».
1983 Voyant dans «The Dead Zone», adapté de Stephen King.
1985 Psychopathe face à James Bond dans «A View to a Kill».
1990 Chef mafieux impitoyable dans «King of New York», d'Abel Ferrara.
1994 Soldat qui cache une montre dans son rectum, dans «Pulp Fiction».
1996 «The Funeral», d'Abel Ferrara.
1999 «Sleepy Hollow», de Tim Burton, cavalier sanguinaire et sans tête.
2000 Producteur enfiévré dans un sketch du Saturday Night Live, parmi ses multiples participations.
2002 Nominé aux Oscars pour son rôle dans «Catch Me if You Can», de Spielberg.
2010 Joue à Broadway «A Behanding in Spokane».

Un premier round à succès

● «Je suis très fier de Vincent, il a organisé une manifestation fantastique!» Voilà pour l'émotion de Rossy de Palma, que le communiqué officiel des Rencontres 7e Art Lausanne a publiée mercredi en résumé de l'enthousiasme des invités comme des organisateurs, Vincent Perez en tête. Avec 7000 participants à cette première édition, le festival démontre une adhésion populaire suffisante. De samedi passé à mercredi soir, il a déployé dans la capitale vaudoise ses projections, conférences et rencontres qui, pour leur grande majorité, ont trouvé leur public - avec des succès massifs comme les conversations avec Darren Aronofsky à l'ECAL ou avec Alexandre Desplat à l'EJMA.

La Cinémathèque, qui a accueilli 29 projections, confirme par la voix de son directeur, Frédéric Maire, la très bonne tenue de ce premier round. «J'en tire un bilan extrêmement positif, avec environ 4200 spectateurs dans nos salles et un remplissage moyen de 480 personnes pour les sept séances au Capitole. Soit, en cinq jours, les 10% de notre fréquentation annuelle! Les films proposés semblent avoir attiré un public neuf, plus jeune. Au niveau de l'organisation, il n'y a pas eu de retard, ni de panne, ni d'annulation... Pour une première, c'est impressionnant.» **F.B.**

Sans doute reflétait-il assez justement une époque, ou l'image qu'on s'en fait?

(Il réfléchit.) Une certaine authenticité, oui. Au début, quand Frank White sort de tôle, la limousine qui vient le chercher traverse les rues du Queens, où je suis né. C'était assez troublant. On voit dans le film mon quartier qui défile derrière la vitre. En 1990, il n'avait pas tellement changé. Aujourd'hui, tout a changé, il s'est gentrifié. C'est bien. New York continue de s'étendre, la zone au-delà du fleuve se remplit d'étudiants, de bars et de restaurants.

Vous ne regrettez pas le New York tapageur des années 1970? Non, il n'y a aucune gloire dans la misère passée.

«L'autre soir, je suis tombé sur un épisode de «Colombo» en allemand. Quel choc!»

En 2000, votre sketch musical de Saturday Night Live, «More Cowbell», avec Will Ferrell, a rencontré un succès monstre. Vous a-t-il fait connaître auprès d'une nouvelle génération?

Absolument. L'impact de la télé est gigantesque. Le cinéma est énorme, mais c'est incomparable. Plus de gens dans le monde m'ont vu dans les sketches du Saturday Night Live que dans un film. Sans parler du théâtre, où j'ai passé la majeure partie de ma vie. C'est comme ça.

Votre voix, votre accent et votre phrasé sont si emblématiques que l'émission en a fait un sketch. Vous inquiétez-vous de vos doublages à l'étranger?

Pas du tout. Mais vous avez raison, c'est une question à se poser. L'autre soir, je regardais la télé et je suis tombé sur un épisode de «Colombo» en allemand! Je connaissais Peter Falk, il avait une voix très particulière, plutôt haute, et soudain je l'entendais sur l'écran parler (il imite) avec ce drôle d'accent et une belle voix onctueuse. Quel choc! Je ne connais pas la personne qui me double en français. Ai-je au moins un doubleur attiré? J'espère.

En 1983, dans «Dead Zone», vous neutralisez un futur président des États-Unis belluciste et violent. Donald Trump rejoint-il la fiction?

Je ne sais pas que penser de cette situation. Tout se déballa. D'ici à six mois, nous saurons. Je ne m'inquiète pas pour la démocratie. Elle est très solide, elle survivra à Trump. Nous vivons un malaise passager, ensuite ça ira mieux.

Laurence Boissier séduit Anne Richard et les jurés lausannois

Distinction La Genevoise a reçu le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne pour son premier roman

Décidément, la vox populi aime la nouveauté. Pour son édition 2018, les jurés du Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne ont choisi un livre «début de parcours», en l'occurrence le premier roman de la Genevoise Laurence Boissier, «Reentrée des classes». Après l'autre Genevoise Silvia Härrli et les Lausannois Sébastien Meier et Antoine Jaquier, le palmarès est frappé au sceau de la fraîcheur même si elle est le fait de personnalités mûres.

Celle de Laurence Boissier est diaphane, flegmatique et presque «British». L'artiste a passé la cinquantaine, mais elle garde au monde un esprit ouvert et aérien. Traductrice, nouvelliste, architecte, elle «s'est longtemps cherchée» et «a fait des erreurs de casting». Elle installe ici un premier roman fait de courts chapitres qui interrogent la mort, l'absence et le vent autour de la rade de Genève. Une mélodie douce-amère où les sourires succèdent à la mélancolie, où la naïveté évanescence de l'héroïne répond étrangement à la longue silhouette de l'auteure et à la place légère qu'elle pose sur la vie. «C'est vrai qu'il y a un peu de moi dans Élise, nous avouait Laurence Boissier l'automne dernier. Elle bricole, elle a des projets un peu débiles. J'aime bien aussi les projets un peu débiles, c'est-à-dire un peu à côté, c'est tellement mieux.»

«C'est un vrai petit bijou de tendresse, explique la comédienne Anne Richard, qui a joué la présidente du jury amateur cette année. Ce qui nous a décidés, c'est que c'est un livre qu'on a tous envie de partager.» C'est en effet la grande force de ce petit livre. Parler de la disparition d'un être cher avec tant de délicatesse, sans jamais verser dans le pathos, sans avoir l'air d'y toucher, comme le fait l'héroïne. Son mari, maître voilier, a «disparu en

mer». Dans cette Genève des années 1970, battue par la bise ou le joran, véritables personnages du roman, la jeune femme est sidérée par cette absence. Elle traverse la vie sans y toucher, presque sans y intervenir, ne serait-ce que par ces idées qui déconcertent le directeur du musée où elle travaille un peu. Ce dernier, d'ailleurs, est tout aussi sidéré par le lent déclin de son établissement où plus personne ne vient. Amoureux sans le savoir d'Élise, dominé par sa femme fortunée, il est désemparé.

«Ce livre a des qualités d'écriture et d'émotions évidentes, juge Isabelle Falconnier, déléguée à la politique du livre de la Ville. Il est drôle et lumineux, irrésistible. C'est un vrai livre d'écrivain.» C'est

«Ce livre a des qualités d'écriture et d'émotions évidentes. Il est drôle et lumineux, irrésistible»

Isabelle Falconnier
Déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne

elle qui, avec son équipe, l'a choisi et proposé dans cette sélection éclectique, «et elle l'est vraiment». Il y avait en effet la quête «seventies» d'Alain Bagnoud, l'enquête digitale d'Aude Seigne, le drame féminin de Damien Murith, le roman politique de Slobodan Despot et la quête mémorielle d'Anne Brécart face à l'intime de Laurence Boissier.

La Genevoise, elle, s'est déjà envolée vers d'autres projets, comme ces lectures au Kosovo avec le collectif Bern ist überall, l'écriture de textes sur les Alpes. «Je n'aime pas asséner les choses au lecteur, je préfère les amener par la bande. C'est comme la danse contemporaine, où il ne se passe pas grand-chose sur le moment. C'est ensuite que ça prend forme.»

David Moginier



Laurence Boissier possède déjà une belle maturité d'écriture pour son premier roman récompensé par les lecteurs lausannois. ODILE MEYLAN



Garou viendra chauffer sa voix à Arnold-Reymond. DR

Un Québec rock s'invite aussi à Pully

Festival Une Belle Province à la voix rauque accompagnera comiques et chansonniers au mois de juin

Est-ce l'effet d'une nouvelle direction? Toujours est-il que les têtes d'affiche du Festival biennal Pully-Lavaux à l'heure du Québec déclinent la langue française sur fond de guitare rock et de voix rauques. Car Michel Marguerat vient épauler l'inoxydable président Rico Perriard. L'homme a des contacts dans le milieu, une épouse québécoise et des idées pour pérenniser ce festival atypique, fondé sur la bonne volonté et un budget prudent. Sans toucher à cet esprit presque familial, Michel Marguerat entend mieux le faire connaître, travailler le public plus jeune par le biais du digital. «Mais on ne va pas grossir, on a la bonne taille.»

Les têtes d'affiche ont nom Garou, qui viendra pousser sa voix deux soirs à Arnold-Reymond, et les Cowboys Fringants, qui investiront la même salle de leur folle énergie trois soirs de suite. Ajoutez-y Éric Lapointe le lundi, le «Johnny Hallyday du Québec», selon Rico Perriard, que le nouveau directeur a absolument voulu avoir, lui qui connaît son succès dans la Belle Province, où il sortira un nouvel album en mai.

À l'Octogone et au Off, place à la chanson, au conte et à l'humour. Pour la première, les vétérans Robert Charlebois et Diane Tell, la soirée de Brigitte Boisjoli autour de Plamondon, l'authenticité des 2 Frères, le punch de Gabriella, le blues-folk de Tire le Coyote, l'univers baroque de Roxane Bruneau - «que nous avons découverte il y a un mois et demi à la place des Arts», explique Michel Marguerat. Fred Pellerin viendra, lui, conter la naissance de son village, Saint-Élie-de-Caxton, dans son nouveau spectacle. L'humour sera porté par la crinière rouge de Geneviève Morissette ou par les Deux de Pique, sortis du Cirque du Soleil. La scène gratuite continue à être ce «réservoir de futures stars», comme celles qui ont commencé ici, Linda Lemay, par exemple. **D.MOG.**

Pully, Arnold-Reymond, Octogone et autres lieux

Du lu 4 au sa 9 juin

www.pully-quebec.ch

Foisonnement de formes pour la fin de saison de l'Arsenic

Scène

D'avril à juin, ce vivier de la création contemporaine multipliera les langages d'expression. Avant-goût

Un plasticien qui monte un opéra, une chorégraphe imaginant des pièces sonores via une appli smartphone, un autre alliant son art à la réalité virtuelle... Le menu de fin de saison de l'Arsenic, vivier lausannois de la création contemporaine, augure un foisonnement de langages scéniques, une hybridation exacerbée de formes, un maelström vivifiant.

Reprenons. L'artiste plasticien Guillaume Pilet se métamorphose,



Les photographes Loan Nguyen et Virginie Otth présenteront une exposition-performance en mai. NGUYEN/OTTH

au gré de ses «work in progress» menés à l'Arsenic, en compositeur d'opéra (en anglais). «The Dramaticon» nous immergera dans une méditation articulée autour de sa vie (31 mai-3 juin). Les chorégraphes Nicole Seiler et Gilles Jobin exploreront quant à eux les potentialités créatrices offertes par la technologie. La première auscultera les facultés du langage en audiodescription dans «Palimpseste», spectacle-déambulation (vernissage le 19 juin); le second emmènera le public dans une expérience sensorielle atypique avec «VR J» (27 avr. - 6 mai).

À l'instar de ces deux partitions chorégraphiques singulières, d'autres propositions briseront le

traditionnel rapport bifrontal scène-salle. Figure montante de la scène romande, Pamina de Coulon se fera revendicatrice en placardant des banderoles sur le bâtiment de l'Arsenic avec les interventions «printemps on recommence» (16-27 mai). IncurSION des arts visuels avec «DUPLI-CATA», exposition-performance conçue par les photographes Loan Nguyen et Virginie Otth (17-27 mai). Quant à Audrey Cavelius, elle dévoilera sa recherche autour des identités corporelles dans «Séries», métissage de théâtre, de mouvement et d'arts plastiques (15-20 mai).

Natacha Rossel

www.arsenic.ch

En diagonale

Paléo affiche complet

Festival Les 200 000 billets de l'édition 2018 du Paléo (du 17 au 22 juillet) se sont écoulés mercredi en quelques heures. Le vendredi (Lenny Kravitz) s'est vendu en 24 minutes, suivi du mercredi (The Killers, MGMT), du samedi (NTM, Bigflo & Oli), du jeudi (Gorillaz, Kusturica) et du mardi (Depeche Mode). Le dimanche (Indochine) est parti en dernier. Le festival nyonnais, désormais habitué à ces ventes fulgurantes et au marché noir afférent, prévoit une «bourse aux billets» permettant aux festivaliers d'échanger ou de trouver des billets. Cette plate-forme sera mise en ligne le mercredi 18 avril à midi sur son site. De plus, 1500 billets seront en vente chaque jour dès 9 h pour le soir même sur paleo.ch. **B.S.**